

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 13

Artikel: Le cheval de Meissonier
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193550>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Mère, y en a-t-il trop ? regarde !
— Donne ce que tu voudras, mais raisonnablement.

— J'en ai pris une trentaine, mère. J'en prends une ou deux sur la table, ça les réchauffera, ces pauvres petits. Et Judith courut partager l'aumône entre les deux enfants, qui, ce soir-là, ne soupèrent pas trop mal et rapportèrent quelque chose dans leur pauvre demeure.

L'oncle revenait du moulin avec le Bron.

— Qui sont ces deux petits, lui demanda Judith qui était restée sur le seuil.

— Il y en a un que je n'ai pas reconnu ; l'autre est à Samelet, c'est son cadet.

— C'est le cadet à Samelet ! Il paraît qu'il n'y a pas de trop chez eux. Mon Dieu ! que ces enfants sont à plaindre. Heureusement que ce pauvre Charles est à Paris ; au moins il n'y manque de rien. Le souper est sur la table, l'oncle.

— On y va, on y va ; il faut que le Bron soupe aussi, il a bien gagné sa ration, il y a une belle trottée jusqu'au moulin.

Quand Jeanne-Marie fut seule avec Pierre à Claude et l'oncle, et que ceux-ci eurent allumé la pipe de l'après-soupe, elle commença en ces termes le grave entretien qu'elle voulait entamer :

— Dis-moi, Pierre, vu la situation où nous sommes, ne serais-tu pas bien aise de n'avoir pas ce mariage sur les bras ?

— Comment ? Pourquoi ?

— Mais, voyons, ne te plairait-il pas que tout fût retardé jusqu'à la belle saison ?

— Et pourquoi me demandes-tu ça ?

— Parce que Judith veut rester avec nous jusqu'aux prochaines moissons, pour nous aider, vu que les temps sont durs.

— Et les bans qu'on a déjà publiés dimanche ?

— On les retirera. Et puis le grand mal ! Les gens causeront, mais il faudra bien qu'ils se taisent à la fin.

— Et t'imagines-tu que le cousin entende les affaires comme ça ?

— Mais réponds-moi oui ou non. Tu comprends, Pierre ? elle n'a pas si mal pensé notre Judiette, n'est-ce pas, l'oncle ?

— Sans doute, mais il reste à voir le cousin, et s'il est têtù, adieu bonjour ! Pierre à Claude a promis.

— Dites-voir, l'oncle, il vous faut aller demain à Montpreveyres, vous direz au cousin comme quoi on le prie d'attendre à l'été qui vient, et que Judith est consentante.

— Diable ! répondit l'oncle en posant sa pipe sur la table, la commission n'est pas belle..., mais ça ne fait rien, on ira.

Pierre à Claude ne voulut rien répondre à sa femme. Il approuva tacitement et laissa faire. Il était contrarié et d'assez mauvaise humeur, et pourtant il le savait bien, sa fille venait de lui ôter une grosse épine ; car à parler raisonnablement, il ne lui aurait pas été possible de faire face de tous côtés : l'obligation de cinq cents francs plus les frais de poursuite, le trousseau et la noce, l'hiver enfin qui devenait rude et l'achat des subsistances s'il se prolongeait au-delà des limites ordinaires, tout cela formait une charge lourde à porter pour un petit propriétaire sans avances et sans autres ressources qu'un domaine grevé de fortes hypothèques. Il se gardait bien de faire ces réflexions à haute voix, mais elles n'en étaient pas moins sérieuses.

Le cousin de Montpreveyres fit une mine des plus curieuses, quand l'oncle lui annonça avec tout l'art d'un diplomate, que sa promesse le faisait instamment prier de retirer les annonces et d'ajourner la bénédiction. Et certes on le comprendra, si l'on songe qu'il avait tout préparé pour la recevoir au nouvel-an, qu'il avait acheté deux vaches, réparé la maison et fermé le jardin de palissades : que faire ? Tout était prêt et il fallait tout arrêter, tout suspendre, sans pouvoir donner aux gens d'autre raison que celle de la dureté des temps, raison vague que les mauvaises langues ne manqueraient pas de torturer pour en tirer d'autres raisons beaucoup moins avouables.

— Ecoute, cousin, dit enfin l'oncle, c'est un sacrifice que tu feras pour Judith, pour ma filleule, car elle est ma filleule. Vois-tu, je suis bien de ton avis, une fois que c'est arrangé, c'est arrangé, et comme dit le proverbe, pour faire une bonne année, marie-toi ; mais au nouvel-an, à Pâques ou à la Saint-Jean, je n'en tournerais pas la main. Quant aux annonces, rien de plus simple : tu les retires à Montpreveyres ; nous les retirerons à Epalinges et à Lausanne. Un dernier mot, cousin : Pierre à Claude se trouve avoir un cautionnement à payer, et il sera bien content aussi de se débarrasser de cette affaire avant d'en entreprendre une autre.

A ces mots, le cousin s'accouda sur la table et parut réfléchir. L'oncle continuait de fumer sa pipe, une main appuyée sur son bâton d'épine.

— Eh bien ! dites à Judith que c'est bon... mais voilà, c'est embêtant. Avez-vous hâte de partir, l'oncle ? nous voulons pourtant prendre un verre ensemble.

— Grand-merci, non, ça se retrouvera ; Pierre à Claude est allé à Lausanne, il faut que je sois rentré pour soigner les bêtes. Adieu, tu me fais plaisir de t'être décidé, Judith sera bien contente. Ainsi donc voilà qui est réglé ; on redéfait tout, mais il n'y a rien de perdu que le papier timbré.

— Vous saluez bien Judith. J'irai voir son père dans quelques jours, au revoir !

— Allons, à la revoyance ! tu m'as fait deux verres de bon sang.

L'oncle s'en retourna tout aise de la bonne réussite de cette entrevue, et rien qu'à le voir aller de son bon pas, fumant à larges bouffées et frappant le sol de son bâton d'épine, chacun eût dit à part soi : Voilà un homme qui n'a pas de soucis ou qui a fait une bonne affaire dans la journée. Arrivé à mi-chemin, il fit réflexion qu'il avait peut-être le temps de passer par Chez-les-Blanc, où il avait une propriété. Comme il passait toute la saison des travaux chez Pierre à Claude, il avait affirmé son petit domaine, en se réservant une chambre pour l'hiver. Il venait l'habiter dès la Saint-Martin, s'occupant alors à fabriquer des socques et à raccommoquer toutes sortes d'objets, même des horloges, et cette dernière occupation n'était pas la moins lucrative. (A suivre.)

Le cheval de Meissonier.

A l'occasion de l'exposition du célèbre peintre, un journal français raconte cette charmante anecdote :

Meissonier était homme de cheval. Ses montures et ses attelages étaient

justement réputés. Plusieurs de ses bêtes, blanches comme le cheval légendaire de Napoléon I^{er}, ou alezanes, ou teinte chère aux coloristes, ont eu leur célébrité. Il les montait ou les conduisait avec une énergie et une force de volonté que sa petite taille rendait méritoires. Voyez, dans la *Bataille de Solferino*, le groupe d'officiers qui forme l'état-major impérial. Parmi eux, le peintre, en uniforme vert, est campé en selle avec une fière attitude qui n'est pas fantaisie ou désir d'étalage, car il était là et il se représentait tel qu'il était, en franc cavalier.

Le cheval blanc, dont Meissonier faisait la monture habituelle de ses Napoléon I^{er}, posait au repos ; c'était une bête fort calme à laquelle son maître ne demandait que de l'immobilité. Un jour, cependant, il eut beaucoup de mal à obtenir celle-ci. Il travaillait à son dernier tableau, le *Napoléon à Wagram*, où l'on voit l'empereur arrêté sur un monticule et observant les mouvements des troupes.

Meissonier peignait son tableau dans la cour de son hôtel, boulevard Malesherbes ; mais en même temps, dans la cour à côté, son voisin et ami Detaille travaillait à son *Colonel d'artillerie de la garde*, au galop, en tête de son régiment, sur une pente raide et qui semble charger le spectateur dans un si bel élan. Detaille, naturellement, avait besoin, pour son cheval-modèle, d'attitudes violentes, et il les obtenait en effrayant l'animal par des bruits variés. Chacun de ces bruits avait son contre-coup, de l'autre côté du mur, sur le cheval de Meissonier, et il fallut convenir d'un accord entre le silence et le bruit...

Lo vin dâo Tsalet à Gobet.

— Vo ne cognâitè pas cé vegnoublïo?... Eh bin vo z'allâ vairè cein qu'ein est.

Quand on vâo fèrè âo mâlin, faut bin choisi son mondo, kâ on tràovè soveint on pe mâlin què sè : et s'on sè laissè rivâ son clliou et remotsi seïn que y'aussè on mot à repipâ, l'est adon qu'on est eimbètâ !

Adon dè la derrâire esposechon dè Paris, dou citoyeins dâi z'eïnverons dè Lozena, dâi coo qu'aviont bon moïan, lâi sont z'u po cein vairè. On dzo que sè promènâvont per dedein la vela et que l'étiont on bocon assâiti, passont dévânt 'na pinta iô y'avâi allièttâ su la porta : Ici on vend du vin de tous les pays.

— Allein vâi quie, fe ion dè clliâo Vaudois, on farceu, que ruminâ deïn sa teta onna malice. Et quand sè furont achetâ et que l'eurent tapâ po onna botthie, lo patron, qu'étâi vetu ein fin nâi, lâo vint demândâ cein que volliâvont.

— Pisque vous avez du vin de tous les pays, lâi fâ lo farceu, apportez-nous